

—Ah ! bon ! j'entends. Quai de la Tournello. Tiens c'est là qu'elle s'est réfugiée ?

A cette dernière épreuve, le jeune homme, qui ne se souciait plus de recommencer le dialogue aux hurlements, ouvrit la porte et s'élança par l'escalier. L'obésité de Thomas ne lui permettait pas de le poursuivre. Aussi se pencha-t-il sur la rampe en oriant à pleins poumons :

—Quai de la Tournello, très-bien ! mais vous ne m'avez pas dit le numéro ? De grâce ! le numéro ?

Quand, de retour au logis, Avril conta au vieux domestique le départ de la veuve, Bourguignon braula la tête :

—Dame, dit-il, la guerre est déclarée, vos ennemis prennent leurs précautions.

—Mais qui donc a eu intérêt à faire disparaître Mme Pillois ? s'enquit le maître, troublé par ce premier obstacle qui se dressait sur sa route.

—Oh ! oh ! fit le placide domestique. Monsieur va un peu trop vite. On n'a pas fait disparaître la veuve ; elle est volontairement partie... seulement cette fuite a dû lui être conseillée par quelqu'un.

—Par qui ?

—Ah ! voilà ce qu'il nous faut découvrir adroitement... plus adroitement que vous n'avez procédé ce matin... surtout moins à la légère.

—Que veux-tu dire ? demanda le jeune homme étonné du reproche que contenaient ces paroles.

—Que monsieur veuille bien me permettre de lui dire qu'il ne réfléchit pas assez. Ainsi, ce matin, monsieur a bondi au mot de Bédouche qui est le nom de famille de la veuve, et tout de suite il est tombé en arrêt devant ce nom. Quand je lui ai commencé le récit Pillois, je l'ai prévenu qu'il y avait parti à en tirer. Or, au lieu de creuser à fond les événements de cette histoire, monsieur n'en a déduit que cette burlesque conclusion qu'il était fils de cette femme.

—Ainsi la Pillois n'est pas ma mère ?

—Pas plus que Caduchet n'est votre père ; non, cent fois non.

—Tu en as la preuve ?

—Pas la moindre. Mais, pour en être certain, il suffit de réfléchir un peu plus que vous ne l'avez fait ce matin. Où donc Caduchet et la Pillois, qui ne possèdent que bien juste de quoi ne pas mourir de faim, auraient-ils pris ces cinq cents francs de pension qui, chaque mois et pendant plusieurs années, vous sont arrivés par la poste ?

—C'est juste, dit Avril convaincu.

—Donc, c'est une autre main qui vous les envoyait... et, peut-être, est-ce aussi cette même main qui a écarté la veuve de votre route. Voulez-vous que nous cherchions ensemble quelle est cette main ?

—Oui, cherchons.

—Ce que la Pillois peut avoir été avant son mariage, voilà ce que nous ignorons. Mais dans mon réoit, il e-t un point qui aurait dû vous arrêter. Pourquoi de Jozères était-il si empressé à procurer un mari à cette vieille fille ? Quel service passé récompensait-il en la mariant à Pillois, auquel il créait ensuite une fort jolie position ? Ne lui payait-il pas plutôt l'aide qu'elle avait pu lui prêter dans quelque mystérieuse affaire ?... tenez, monsieur, il y a gros à parier que c'est elle qui vous avait mis, tout jeune, entre les mains de son frère, le fermier de Bresles. Reste à savoir si elle n'agissait pas pour le compte de M. de Jozères. Voilà ce que les faits semblent donner à croire.

Avril dressa vivement la tête à cette supposition.

—Non, non, fit Bourguignon, ne dites rien... gardez-vous de prendre encore une fautive piste comme ce matin. Dans ce moment, j'en affirme rien ; j'étudie simplement le passé en cherchant à en extraire ce qui peut nous instruire.

—Alors tu pencherais à soupçonner l'ancien magistrat d'avoir conseillé la fuite à Mme Pillois pour faire disparaître un témoin du passé ?

—Peut être.

—Je vais le savoir, déclara Paul en se préparant à sortir encore.

Mais, avant d'arriver à la porte, il trouva le valet qui s'était hâté de lui barrer le passage :

—Monsieur veut-il me permettre de lui donner un bon... très-bon conseil ? dit-il gravement.

—Parlo.

—Eh bien ! je conseille à monsieur de remonter là haut dans son grenier et de se remettre la corde au cou. Mettons que rien ne se soit passé... et bon voyage.

—Ah ça, voyons, mon brave, que signifie cette funèbre plaisanterie ?

—Elle signifie que monsieur n'est pas de force pour la lutte entreprise. En fin de compte, il se fera rouler et il lui faudra retourner à sa corde... mieux vaut donc que ce soit tout de suite.

—Que me reproches-tu ?

—Le manque de patience et de ruse. Si j'étais vous, j'aurais arrêté, vous alliez chez M. de Jozères ?

—Oui, tout droit.

Le bonhomme reprit doucement le chapeau des mains de son maître, en disant :

—Avant de commettre une pareille imprudence, monsieur veut-il que nous raisonnions d'abord ?

—Soit ! raisonnons, maître Bourguignon, dit Paul d'un ton qui trahissait un peu de révolte contre cet empire que le serviteur prenait sur lui.

Le vieillard parut ne pas deviner cette mauvaise humeur et continua :

—Monsieur a-t-il très mûrement étudié sa position ? Il tient des coquins par leurs secrets en échange desquels il leur demande la fortune. Le marché est clair, net, bien posé. Or, qu'avez-vous qui vous appuie ? La peur que vous inspirez à ces gens. Montrez-leur que, eux aussi, ils vous tiennent par un fil quelconque, et ils cesseront de vous redouter... et alors, comme je vous le disais, ils vous rouleront.

—Oh ! je ne tomberai pas sans me venger.

Bourguignon fit une légère moue.

—Eh ! eh ! ajouta-t-il, belles paroles que tout cela. Quelle vengeance pouvez-vous en tirer ? Les livrer à la justice ? Soit ! Mais quand la justice les aura punis, en serez-vous plus avancé ? Vous vous trouverez Gros-Jean comme devant et toujours aussi pauvre que Job. La succession du chevalier sera restée stérile entre vos mains. Exploitez-la, croyez-moi ; tirez-en jusqu'au dernier sou qu'elle pourra produire... mais ne parlez pas de justice, c'est de l'enfantillage.

—Ainsi, je dois les attendre ?

—Oui, laissez-les venir, vous n'en serez que plus fort. Et, jusqu'à ce qu'ils se soient décidés à faire des offres, prenez du bon temps. Montrez-vous au grand jour, partout où va la foule... mais méfiez-vous, et, par cela même qu'on vous laissera plus